

L' A M I

D E S

E N F A N S.



M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé en France le 1^{er} Janvier 1782 : & quoiqu'il soit réimprimé à Londres en 1783, on a cru devoir laisser à chaque volume la date du mois & de l'année où il a paru dans le principe, afin qu'étant parvenu une fois au pair de l'édition de Paris, il n'y ait pas de confusion dans la suite des Numéros, & qu'on puisse faire paraître les nouveaux volumes à la fois dans les deux villes, ce qui aura lieu incessamment.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription ; la 13^eme gratis.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems ; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1^{er} No. & af- franchir la lettre de demande & le port de l'argent.

H. F. 1782

L'AMI
DES
ENFANTS,

Par M. BERQUIN.

JUILLET, 1782. N° VII.

ON SOUSCRIT

A LONDRES,

Chez M. ELSMLEY, Libraire,
dans le *Strand*.

M. DCC. LXXXII.

12707 a3

A V I S.

Outre les corrections & les changemens qui distinguent l'Édition de Londres, on insérera désormais dans chaque Volume deux ou trois pieces nouvelles.

Celles qu'on ajoute à ce Volume sont,

Les Egards & la Complaisance.

L'Oiseau du bon Dieu.





M A U R I C E.

I.

Orléans.

MON CHER FILS,

NE t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrois bien te le cacher ; mais je ne le puis pas. Ton pere est dangereusement malade ; & sans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Ah ! Dieu ! Dieu ! mon cœur se brise, lorsque j'y pense. Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil ; & je suis si foible, que j'ai peine à te-

nir ma plume. Il faut que tu reviennes sur le champ à la maison. Le cocher qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans sa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envelopper, afin que tu n'aies point de froid en chemin. Ton père desire ardemment de te voir. "Maurice ! mon cher Maurice ! si je pouvais l'embrasser avant de mourir !" voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh ! que n'es-tu déjà ici ! Ne perds pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vitesse possible. Chaque moment sera un siècle de souffrances pour moi, jusqu'à ce que je te serre contre mon cœur. Adieu, mon enfant, que le Seigneur daigne veiller

sur toi dans ta route. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience ; & je suis toujours ta bonne mère,

CECILE LAFORET.

II.

Orléans.

MONSIEUR ET CHER COUSIN,

C'EST à vous seul que je m'adresse ; c'est près de vous que j'espere trouver des secours dans des malheurs trop accablans pour une femme. Dieu m'a ravi ce que j'avais de plus cher sur la terre, mon digne époux. Vous savez comme il étoit tout pour moi. Il y a huit

A 4

jours qu'il me fit rappeller notre fils du college. Lorsque Maurice arriva près de son lit, il lui tendit la main ; & à peine lui eut-il donné sa bénédiction qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos & de mon bonheur. Me voilà plongée dans l'état le plus désolant pour une femme, & pour une mère. Encore si je souffrois toute seule ! mais auprès de moi soupire mon pauvre fils. Il ne fait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin ! Il me brise le cœur, lorsqu'il presse mes mains, qu'il prononce le nom de son pere en versant des larmes, & en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Je crois

lire alors sur son visage ces tristes paroles : Maintenant, ma mere, c'est à toi seule de me nourrir. En quelque endroit que j'aille, il est auprès de moi, & il effuie ses yeux pleins de larmes à mes habits. Lorsque je veux chercher à le consoler, ma tristesse m'en empêche ; car c'est lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je ? Mon pauvre mari ne m'a rien laissé, & mes mains sont trop faibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des secours, si ce n'est auprès de vous ? C'est sur vous seul que repose mon espérance. Dieu, sans doute, disposera votre cœur à secourir une pauvre & malheureuse veuve. Montrez que les noeuds du

20 MAURICE.

sang qui nous lient sont sacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, & pour la mémoire d'un homme qui vous aimoit. Ce que Dieu m'a laissé de forces & de courage, je l'employerai à gagner ma vie par mon travail ; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en suis pas en état. Je vous l'abandonne entièrement. Il me sera cruel de le voir sortir de mes mains ; mais je fais obéir à la nécessité. Cependant une pensée me console, c'est que je le confie à la grace d'un Dieu bienfaisant, & aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce qu'étoit son pere, & mettez-le en état d'adoucir un jour mon malheur.

Je ne puis en dire davantage. Mes larmes, qui mouillent cette feuille, vous témoignent asséz ce que mon cœur ressent. Vous tenez dans vos mains mon repos, & le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera, même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis, avec la plus profonde douleur d'une mère infortunée, &c.

CECILE LAFORET.

III.

Paris.

MADAME ET CHERE COUSINE,
VOTRE lettre du 7 du courant,
dans laquelle vous m'annoncez la
mort de votre époux, m'a extrême-
ment affligé. Vous pouvez être sûre
que je partage votre douleur, & que
je suis encore plus sensible à votre
perte qu'à la mienne. Cependant je
ne puis m'empêcher d'être fort sur-
pris que vous veuilliez chercher
votre recours auprès de moi seul.
Est-il donc absolument nécessaire
que votre fils continue ses études,
& qu'il donne au monde un demi-

Savant de plus ? N'est-il pas beaucoup d'autres professions, où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, & travailler plus utilement à sa fortune ? Considérez vous-même comment il pourroit s'avancer sans biens & sans appui. Vous connoissez trop bien le monde, pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté, il vous feroit insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangères. Vous me parlez des nœuds du sang ; mais ma propre famille, qui est très-nombrueuse, me les rappelle plus fortement encore ; & je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une maniere convenable. Me

charger encore d'un nouveau fardeau ; cela m'est absolument impossible, & je suis sûr qu'après une plus mûre réflexion, vous me le pardonnerez. Tout ce que je puis faire, c'est de placer votre fils chez un Marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je suis en liaison d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il sera fort bien traité chez lui. Réfléchissez mûrement à ce que je vous propose, & mandez-moi votre résolution, & celle de votre fils. S'il persiste à vouloir continuer ses études, je me vois absolument hors d'état de contribuer à son entretien. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluse, comme une preuve de

l'intérêt que je prends à votre malheureuse situation. Je vous prie de me croire toujours, Madame & chere Cousine, &c.

IV.

Orléans.

MONSIEUR LE PRINCIPAL,

J'AUROIS bien des choses à vous écrire, si j'en avois la force. Je commence d'abord en pleurant; & maman, qui est assise auprès de moi, me regarde, & elle pleure aussi. Je ne fais trop ce que fera cette lettre. J'ai toujours un peu de consolation à vous l'écrire. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous

voyez que ce que vous m'aviez pré-dit n'est pas arrivé. Vous me difiez de ne pas être inquiet, que je trouverois peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas! il est pourtant mort: maman n'est plus qu'une pauvre veuve, & moi, je ne suis qu'un pauvre orphelin. Ah! j'en avois une frayeur terrible, lorsque j'arrivai près de la maison. Je m'étois endormi dans la voiture: je rêvai que mon papa étoit dans le ciel, & que j'étois auprès de lui. Il me prit par la main, me conduisit devant Dieu, & lui dit: "Voilà mon fils Maurice". Dieu me regarda d'un air d'amitié, & me dit: "Console-toi, mon fils; c'est moi qui serai ton pere sur la terre". Comme il disoit

soit cela, je m'éveillai; & en m'éveillant, j'entendis des cloches qui sonnoient comme pour un enterrement. Cependant nous n'étions pas encore près de la maison, & nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin quand j'y arrivai, maman étoit sur la porte qui pleuroit à m'attendre, & sanglottoit de tout son cœur. Elle m'embrassa & me conduisit à mon papa, qui étoit dans son lit, & qui ne pouvoit plus parler. Lorsque je lui sautai au cou, Dieu fait comme je pleurois, & comme je sanglottois. Cela lui fit rouvrir les yeux, il lui échappa quelques mots que je n'entendis guere. Il mit sa main sur ma tête, & me donna sa bénédiction;

suite il se souleva un peu, tourna ses yeux vers le ciel, poussa un grand soupir, & mourut. Ah! vous ne sauriez imaginer combien nous avons pleuré ma mere & moi. Tous les gens du voisinage ont pleuré aussi à ses funérailles ; mais maman & moi plus que personne. Je commence à manger & à boire quelque chose ; mais maman n'a absolument rien pris. Aussi elle est pâle comme la mort ; & il faut que je la prie sans cesse de ne pas mourir, parce qu'autrement je ne saurois plus que devenir dans ce monde. Hélas! Monsieur le Principal, vous saurez que je ne peux plus continuer mes études. Ah! c'est un grand chagrin pour maman & pour moi. Mais cela ne

peut pas être autrement; & j'ai déjà pris mon parti. Maman a écrit à son cousin de Paris, qui est un Banquier fort riche, pour l'engager à me soutenir au Collège; mais il ne le veut pas, & il dit que je ne serais bon qu'à être un demi-Savant. Pour moi, je pense que je pourrois être un Savant tout-à-fait, si ma mère avoit la dixième partie de son argent. Mais non; il faut que je devienne apprentif de commerce, & que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, & me dit que les Marchands sont aussi d'honnêtes gens, & des gens utiles, & que lorsqu'ils ont appris quelque

chose, il n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous fert-il, quand vous n'avez pas de goût pour le métier ? Vous savez, Monsieur le Principal, combien j'aimois à m'instruire. J'aurois voulu être un aussi grand Médecin que mon papa. J'avois toujours des livres à la main, & je n'y aurai plus qu'une aune. Mais j'aime mieux me taire, puisque cela ne peut pas être autrement. Portez-vous bien, Monsieur le Principal ; je penserai toujours à vous. J'espere aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me mènera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous

voir; & si je deviens jamais gros Marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sol. Vous verrez, vous verrez! Adieu, Monsieur le Principal, je suis & serai toujours, comme vous m'appelliez, votre petit ami,

MAURICE.

V.

Orléans.

MAURICE, Mde. LAFORET.

MAURICE.

Ah! ma chère maman, voilà déjà la voiture.

Mde. LAFORET (*les yeux baignés de larmes*).

Mon cher fils, tu vas donc me quitter?

MAURICE.

Oh! ne pleurez pas tant, je vous prie, autrement je ferois triste dans toute la route. Où sont mes gants? Ah! je les ai aux mains. Je ne fais plus ce que je fais.

Mde. LAFORET.

Qu'il m'en coûte de me séparer de toi! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE.

Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade & si foible!

Mde. LAFORET.

Ce n'est qu'une demi-lieue, & je saurai bien m'en retourner à pied.

MAURICE.

Je le voudrois aussi ; mais vous savez que le Médecin a dit qu'il falloit vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison, que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher, & de mourir, c'est moi qui en serois la cause. Non ; je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste.

Mde. LAFORET.

Eh bien, mon cher fils, c'est moi qui resterai.

MAURICE.

Oui, oui, demeurez ici ; quand

je ferai au détour de la rue, allez vous coucher, & tâchez de bien dormir.

Mde. LAFORET.

Oui, si je pouvois.

MAURICE.

Adieu, adieu, ma chere maman.

Mde. LAFORET.

Porte-toi bien, mon cher fils.
Que le bon Dieu soit toujours avec
toi. Sois pieux, honnête, appliqué;
fais la joie de ta mere.

MAURICE.

Vous verrez, vous verrez, je
ferai votre joie.

Mde. LAFORET.

Ecris - moi régulièrement, au
moins tous les quinze jours.

MAURICE.

Toutes les semaines, maman :
vous m'écrirez aussi ?

Mde. LAFORET.

Peux-tu me le demander? Je
n'aurai plus d'autre plaisir sur la
terre. Mais nous reverrons-nous
encore en ce monde?

MAURICE.

Oh! sûrement, nous nous re-
verrons. Je remplirai si bien mon
devoir, que j'obtiendrai la permis-
sion de venir vous voir dans six
mois.

Mde. LAFORET.

Oui, mon enfant; & tu resteras
ici quinze jours. Ch! si ce tems
étoit déjà venu!

MAURICE.

Maman, voyez le cocher qui s'impatiente. Il faut que je vous quitte.

Mde. LAFORET.

Encore un baiser, mon cher fils,
Adieu, Maurice, adieu.

(*Ils se font signe de la main, jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.*)

V I.

Rouen.

M. DUPRE', Marchand d'étoffes
de soie, MAURICE.

M. DUPRE'.

QUE m'apportez-vous-là, mon
joli Monsieur ?

MAURICE.

Une lettre qui nous regarde,-
vous & moi. Je suis le petit La-
foret ; vous devez savoir de quoi il
est question.

M. DUPRE'.

Ah ! tu es le petit Laforet ? Je
suis bien-aise de te voir. Ta phy-
sionomie me revient assez. As-tu
du goût pour le commerce ?

MAURICE (*en soupirant*).

Hélas ! oui, Monsieur.

M. DUPRE'.

Tu as été quelque tems au Collège, fais-tu lire ?

MAURICE.

Je le favois déjà, que je n'avois que cinq ans ; & j'en ai dix.

M. DUPRE'.

Il faut que ton pere t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire & compter ? Combien font 6 fois 8 ?

MAURICE.

48 ; & 6 fois 48 font 288 ;
 & 6 fois 228 font . . . attendez un
 peu. . . . font 1728 ; & ajoutez-y
 54, cela fait 1782, tout juste le

compté de l'année où nous sommes.

M. DUPRE'.

Comment donc ! tu comptes déjà comme un Banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE:

Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier Commis. J'espere aussi que vous me traiterez avec douceur.

M. DUPRE'.

C'est selon la maniere dont tu te comporteras.

MAURICE.

Je ne demande pas mieux. Mais, Monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman

30 MAURICE.

n'entend pas que je mange avec les domestiques.

M. DUPRE'.

Je ne peux pas te répondre sur cet article. C'est l'usage parmi les apprentis.

MAURICE.

Je vous en prie de grâce, Monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous conten-
ter. Mais ne m'envoyez pas man-
ger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout feul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

M. DUPRE'.

J'en parlerai à ma femme, & nous verrons à te satisfaire.

MAURICE.

Oh ! quand vous me présenterez
à elle, je veux lui baisser la main,
& la prier si instamment. . . .

M. DUPRE'.

Ha ! ha ! est-ce que tu as aussi du
talent pour la cajolerie ?

MAURICE.

Avez-vous des enfans, Monsieur ?

M. DUPRE'.

Oui, un fils & une fille.

MAURICE.

Tant mieux. Sont-ils plus grands
ou plus petits que moi ?

M. DUPRE'.

Ils sont à-peu-près de ton âge.

MAURICE.

Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini ma besogne. Je fais une foale de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment ; je peux leur montrer ce que je fais.

M. DUPRE'.

Tu vas devenir le Précepteur de toute la maison. Je vois que nous ferons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE.

Oh ! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

M. DUPRE'.

Allons, viens avec moi ; je veux

te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

MAURICE.

Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mere aussi, & qu'elle est sans doute aimée de ses enfans.

VII.

Madame DE S. AULAIRE, jeune
& riche Veuve, MAURICE.

MAURICE (*portant un rouleau de satin sous son bras*).
Votre serviteur, Madame.

M. Dupré vous présente ses très-
Nº VII. C

humbles respects, & vous envoie
12 aunes de satin, sur l'échantillon
que vous lui avez donné. Vous sa-
vez le prix ?

Mde. DE S. AULAIRE.

Il m'a demandé treize francs au
premier mot. C'est un peu cher.

MAURICE.

N'auriez-vous pas une aune chez
vous, Madame ?

Mde. DE S. AULAIRE.

M. Dupré est un honnête homme;
je ne mesure jamais après lui. Com-
bien cela fait-il ?

MAURICE.

156 liv. tournois, Madame.

 Mde. DE S. AULAIRE.

C'est beaucoup d'argent. Mais

c'est aujourd'hui ma fête ; & je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant ?

MAURICE.

Oui, Madame, si vous me le donnez.

Mde. DE S. AULAIRE.

Voila six louis & demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE.

Oh ! sûrement.... Mais vous ne voulez donc pas marchander, Madame ?

Mde. DE S. AULAIRE.

A quoi bon cette question ?

MAURICE.

A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi.

36 MAURICE.

Mde. DE S. AULAIRE.

Et pourquoi donc ?

MAURICE.

C'est qu'alors j'aurois vingt sous par aune à rabattre : M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

Mde. DE S. AULAIRE.

Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchande.

MAURICE.

Eh bien ! C'est douze francs à vous rendre.

Mde. DE S. AULAIRE,

Ils font pour toi, mon ami. Je

veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

MAURICE.

Madame, je ne les prendrai pas.

Mde. DE S. AULAIRe.

Tu les prendras ; je te les donne.

MAURICE.

Et si M. Dupré ne le trouvoit pas bon ?

Mde. DE S. AULAIRe.

Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE.

Oh ! que je suis aise ! Je vous remercie mille & mille fois, Madame. Cet argent ne restera pas long-tems dans ma poche. Je vais tout de suite

l'envoyer à ma chere maman ; & je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

Mde. DE S. AULAIRE.

Non, non, je ne te laisse pas aller si vite. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman, & où elle demeure.

MAURICE.

Ah ! maman est la pauvre veuve d'un Médecin d'Orléans. Mon papa est mort, il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimoit mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il a resté deux ans malade ; c'est ce qui l'a ruiné. Il avoit cependant gagné assez dans

le commencement pour me tenir en pension à Paris, au College d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa vouloit m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprentif de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avoit voulu, je serois retourné au College, & j'aurois été Médecin. Ah ! j'aurois eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le Médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes ; & mes Régens étoient bien contens de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du

Principal, que j'ai reçue, il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimoit. Oh! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

Mde. DE S. AULAIRE.

Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais dis-moi, ferois-tu bien-aise de quitter le comptoir, & de retourner à ta pension ?

MAURICE.

Ah ! si Dieu le vouloit ! Mais maman ne le peut pas ; elle n'a pas d'argent ; & pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

Mde. DE S. AULAIRE.

Cela est vrai ; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent ! Que dirois-tu, si je t'adressois à quelqu'un qui t'examinerât, pour voir si tu as bien profité du tems que tu as passé au College, & si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès ?

MAURICE.

O Madame ! avec quelle joie je subirois cet examen ! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne fais pas encore, je puis l'apprendre.

Mde. DE S. AULAIRE.

Sais-tu où est le College Royal de cette ville ?

MAURICE.

Hélas ! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

Mde. DE S. AULAIRE.

Eh bien, attends un peu.

(Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, & la remettant à Maurice).

Tiens, cours au College, & demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes compliments, & tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

MAURICE.

Mais c'est que je suis bien pressé
d'envoyer les douze francs à ma-
man.

Mde. DE S. AULAIRE.

Tu peux attendre jusqu'à demain.
Peut-être auras-tu de plus heureuses
nouvelles encore à lui donner.

MAURICE.

Je vais d'abord porter votre lettre,
& puis je courrai chez M. Dupré,
qui m'attend.

Mde. DE S. AULAIRE.

Prends bien garde à t'égarer.

MAURICE.

Oh! je saurai bien trouver mon
chemin. Adieu, ma noble & géné-

44. MAURICE.

reufe Dame. En moins d'une heure
M. le Principal aura votre billet.
J'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

LE PRINCIPAL du Collège,
MAURICE.

MAURICE.

MONSIEUR le Principal, c'est
un billet que je vous apporte de la
part de Madame.... Ah ! j'ai perdu
son nom. Je vais courir chez elle,
pour le rattraper.

LE PRINCIPAL.

Cela n'est pas nécessaire, mon

enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet. (*Il l'ouvre & regarde la signature*). DE S. AULAIRE ! Oh ! c'est d'une main bien connue.

(*Il lit*).

M O N S I E U R ,

“ L'enfant que je vous envoie, est un pauvre orphelin. Son pere vient de mourir, & sa mere s'est vue dans la nécessité de le retirer du College, pour le placer en apprentissage. Il paroît cependant qu'il a un goût très-vif pour l'étude. Je vous prie en grace de vouloir bien l'examiner ; & s'il vous donne quelques espérances, je m'engage à pourvoir à son éducation. Ma fête, que je célèbre aujourd'hui, m'im-

pose le devoir de faire une œuvre utile, & le ciel semble m'avoir adressé cet enfant pour en être l'objet. Je vous prie, Monsieur, de me mander ce que vous pensez sur son compte.

J'ai l'honneur d'être, &c."

LE PRINCIPAL.

Prends un siege, mon petit ami.
Je suis à toi dans la minute. J'ai
une lettre pressée à finir.

MAURICE.

Ah Monsieur ! que vous avez-là
de beaux livres ! Il y a bien long-
tems que je n'en ai feuilleté. Me
permettez-vous d'en ouvrir un pen-
dant que vous écrirez ?

LE PRINCIPAL.

Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE (*prenant un livre*).

Ch! c'est Homere! Mais il est en grec; c'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en françois.

LE PRINCIPAL.

Comment? tu as lu Homere? Et qu'en penses-tu?

MAURICE.

Il est plein de belles choses: il a sur-tout de superbes comparaisons. Je voudrois seulement qu'Achille ne fût pas si violent & si opiniâtre.

LE PRINCIPAL.

Et quels traits de violence & d'obstination as-tu à lui reprocher?

MAURICE.

Est-ce bien fait à lui de laisser les Grecs dans l'embarras ? Est-ce leur faute, s'il avoit une querelle avec Agamemnon ? Ils ne lui avoient fait aucun tort à lui-même. N'auroit-il pas dû se laisser flétrir, lorsque les Députés vinrent lui faire des soumissions dans sa tente ? Mais, non ; il reste inébranlable comme un rocher. Ils n'auroient pas eu besoin de me prier si long-tems. Je les aurois suivis au premier mot.

LE PRINCIPAL.

Tu es donc bien indulgent ?

MAURICE.

Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, & encore plus pour nos compatriotes ?

compatriotes ? Oho ! vous avez aussi un Sophocle ! C'est de lui, je pense, qu'est la Tragédie de Philoctète. Notre Régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante ; mais savez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaisir ?

LE PRINCIPAL.

Je suis curieux de le savoir.

' MAURICE.

C'est ce jeune Grec.... Comment s'appelle-t-il maintenant ?

LE PRINCIPAL.

Néoptolème.

MAURICE.

Oui, oui, Néoptolème. C'est lorsqu'il revient, & qu'il rapporte à
Nº VII. D

50 MAURICE.

Philoëtete son arc & ses flèches. Je sens que j'aurois fait comme lui. Mais je vous demande pardon, Monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL.

Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Auff^ebien voilà ma lettre finie.

MAURICE.

Tant mieux ; je vous prierai de me dire ce que c'est que ce beau livre d'estampes qui est ouvert sur votre pupitre.

LE PRINCIPAL.

C'est un recueil des meilleures gravures de la galerie de Florence.

MAURICE.

Voilà Jupiter ; je le reconnois.

LE PRINCIPAL.

Comment le trouves-tu ?

MAURICE.

J'aime l'estampe ; mais je n'aime pas Monsieur Jupiter.

LE PRINCIPAL.

Pourquoi donc cela ?

MAURICE.

C'est que c'étoit un vilain personnage. Je ne sais comment les Grecs & les Romains ont eu la bêtise de l'adorer. C'est un franc libertin, & il se querelle toujours avec Junon. Est-ce que c'est être Dieu, cela ?

LE PRINCIPAL.

Tu as raison. C'est une indigne & méprisable Divinité. Au reste, on ne nous a transmis, sur son compte, que des imaginations populaires. Et tu sais que le peuple a toujours été aveugle & superstitieux.

MAURICE.

Oh ! nos paysans sont aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un Curé du village qui montât en chaire, & qui dît que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, & qu'il se chamaillé tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiroient rien du tout.

LE PRINCIPAL.

Etd'où vient donc que la plus grof-

siere populace est aujourd'hui plus sensée que dans les tems de l'antiquité?

MAURICE.

De la lumiere de l'Evangile. C'est là que tout est d'un Dieu juste & bon. Si j'eusse vécu dans la Grece avec un livre pareil, jamais on n'y eût adoré que le Dieu que j'adore.

LE PRINCIPAL.

Embrasse-moi, mon cher enfant.
Comment t'appelles-tu?

MAURICE.

Maurice Laforet.

LE PRINCIPAL.

En vérité, mon cher Maurice, il seroit dommage que tu passasses ta

54 MAURICE.

vie derriere un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

MAURICE.

Ah! je le voudrois bien, si cela dépendoit de moi.

LE PRINCIPAL.

Je vais te donner ma réponse à Mde. de S. Aulaire.

MAURICE.

Je m'en chargerai avec joie. Mais, Monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL.

Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connois ta tête & ton cœur. Peut-être aurai-je le pla-

sir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes, je vais écrire ma réponse.

MAURICE.

Donnez-moi plutôt une feuille de papier & une plume, je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL.

Est-ce à ta bienfaitrice ?

MAURICE.

Non, c'est à une autre personne.

LE PRINCIPAL.

Et ne puis-je savoir à qui ?

MAURICE.

Quand ma lettre sera écrite, pas
plutôt.

LE PRINCIPAL.

Il me tarde de la voir.

(*Il s'affied, & se met à écrire. Maurice écrit aussi la lettre suivante.*)

MONSIEUR LE PRINCIPAL,

“ Je vous remercie mille & mille fois de la bonté que vous avez de vous occuper de moi, & d'écrire en ma faveur à Mde. de S. Aulaire. J'aurois eu beaucoup de plaisir à retourner dans ma première pension, où tout le monde m'aime encore ; mais puisque vous aurez fait mon bonheur, c'est près de vous que je veux le goûter. Ah ! si je pouvois être admis dans votre Collège ! je vous aimerois de tout mon cœur ;

je serois bien studieux & bien sage,
& j'apprendrois tout ce que vous
auriez la complaisance de m'ensei-
gner. Je n'ose espérer que cela s'ar-
range ainsi. C'est à la volonté de
Dieu, & à la vôtre. Mais s'il faut
que je reste chez M. Dupré, vous
ne me refuserez pas la permission
de venir vous voir de tems en tems,
de causer un peu avec vous, & de
lire dans vos beaux livres : autre-
ment j'aurois bientôt oublié tout ce
que j'ai appris au College ; & j'en
aurois du regret, quoique ce ne soit
pas grand'chose. Oh ! ayez cette
bonté, M. le Principal. Dieu vous
en bénira, & je l'écrirai à maman,
pour la soulager dans ses chagrins ;
car elle m'aime beaucoup, & je

l'aime beaucoup aussi. Peut-être qu'un jour . . . ”

LE PRINCIPAL.

Eh bien, Maurice, ta lettre est-elle finie ?

MAURICE.

Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voici telle qu'elle est. Lisez.

LE PRINCIPAL.

Comment ! C'est à moi qu'elle s'adresse ? Voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu seras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers Mde. de S. Aulaire, présente lui mes très-humbles respects, & remets-lui ma

réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

MAURICE.

Quoi! je ferois assez heureux! . . .

LE PRINCIPAL.

Va seulement, & que Dieu t'accompagne.

MAURICE.

Oh! je cours, & je reviens. (*Lui baisant la main*). Adieu, Monsieur le Principal.

IX.

Rouen.

MADAME DE S. AULAIRE,
MAURICE.

Mde. DE S. AULAIRE.

Eh bien, Maurice, m'apportes-tu
une réponse ?

MAURICE.

Oui, Madame, la voici.

Mde. DE S. AULAIRE.

Je suis curieuse de savoir ce qu'elle
dit ; rien de trop favorable, je crains.

MAURICE.

Rien qui me fasse tort, j'en suis
sûr.

Mde. DE S. AULAIRE (*lit tout bas*).

MADAME,

“ Vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que l’entretien de cet aimable enfant. Sa physionomie remplie de candeur & d’innocence, l’esprit vif & plein de feu qui brille dans ses yeux, & qui se répand dans ses discours, m’ont pénétré d’attachement pour lui. Son génie le destine à un genre de vie plus élevé que celui où la mort de son pere, & la pauvreté de sa famille, le forceroient de vivre. Je vous félicite, Madame, d’avoir choisi pour objet de votre générosité, un enfant qui donne de si belles espérances. Le Ciel ne vous

l'a pas adressé sans dessein le jour de votre fête. Je suis intimement persuadé que vous n'aurez qu'à vous louer de sa conduite, & de ses sentiments; & je m'estimerai fort heureux de seconder, par mes soins, vos généreuses dispositions.

J'ai l'honneur, &c."

Mde. DE S. AULAIRE.

Le Principal ne me paraît content de toi qu'à demi.

MAURICE.

Oh ! il l'est tout-à-fait, Madame, il me l'a dit ; & je le vois aussi dans vos yeux.

Mde. DE S. AULAIRE.

Comment, tu y vois cela, mon petit devin ? Mais parlons sérieuse.

ment. S'il se trouvoit une personne qui prît soin de toi, & qui se chargeât de ton entretien & de ton éducation, que ferois-tu pour elle ?

MAURICE.

Ce que je ferois ? Je ne fais pas trop. Je ne peux rien par moi-même ; mais je prieois pour elle du fond du cœur, & le jour, & la nuit.

Mde. DE S. AULAIRE (*l'embrassant*).

Prie donc pour moi, mon cher fils, prie pour ta seconde mère.

MAURICE.

Pour vous, pour vous, maman ?

Mde. DE S. AULAIRE.

Oui, je veux l'être. Ton pere

64 MAURICE.

est mort. Je remplirai sa place : je ferai pour toi ce qu'il auroit fait. Tu reprendras tes études, & rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE (*se jettant à ses genoux*).

Ah Dieu ! mon Dieu ! maman ! je ne peux plus parler.

Mde. DE S. AULAIRe.

Leve-toi, & viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils ?

MAURICE.

Oh ! oui, maman. Je suis dans le paradis.

Mde. DE S. AULAIRe.

Tu es hors de toi-même. Tâche

de

de te remettre, & allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

X.

Rouen.

M. DUPRE', MAURICE.

M. DUPRE'.

Où donc as tu resté si long-tems ?

MAURICE.

Ah ! M. Dupré, si vous saviez....

M. DUPRE'.

Je fais, je fais qu'il ne faut pas être si long-tems dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé Madame de S. Aulaire ?

Nº VII.

E

MAURICE.

Oh ! je l'ai trouvée, & j'ai trouvé
en elle une seconde maman.

M. DUPRE'.

Quel galimatias viens-tu me
faire ? Est-ce que tu es fou ?

MAURICE.

Non, non, je ne le suis pas. Je
vais reprendre mes études, j'en-
trerai dans trois jours au Collège,
& maman de S. Aulaire viendra
demain vous le dire à vous-même.

M. DUPRE'.

Comment donc ? est-ce que tu
ne restes plus chez moi ?

MAURICE.

Je ne veux pas être Marchand,
je veux étudier.

M. DUPRE'.

Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE.

Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. DUPRE'.

Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

MAURICE.

Mais, M. Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, & je ne suis pas de vos gens.

M. DUPRE'.

(S'avancant vers lui d'un air & d'un geste menaçant).

Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE.

Et que vous ai-je donc fait ? Vous
ai-je causé quelque perte ?

M. DUPRE'.

Tu m'as trompé ; je commen-
çois à t'aimer, & je voudrois ne
t'avoir jamais vu.

MAURICE.

Non, Monsieur, je ne vous ai
point trompé, je vous assure. Je
ferois resté chez vous, & je ne
songeois pas à vous quitter. Mais fi-
gurez-vous un moment à ma place.
Si mon papa n'étoit pas mort, je
ne ferois pas sorti du College, pour
entrer dans votre maison. Une bonne
Dame prend pour moi le cœur de
mon papa ; je fors de votre maison

pour rentrer au Collège. Est-ce qu'il y a là de ma faute ?

M. DUPRE'.

Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si aimable ? Je m'accoutumais à te regarder comme mon fils.

MAURICE.

Embrassez-moi donc, Monsieur Dupré.

M. DUPRE'.

Non. Il m'en coûteroit encore plus de te perdre. (*Il sort*).

MAURICE.

Il est brusque M. Dupré ; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, & sur-tout ses enfans & sa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh ! comme

elle va se réjouir, en lisant ma lettre ! Je voudrois qu'elle l'eût déjà dans les mains, & arriver auprès d'elle un moment après.

(Il se met à écrire).

MA CHÈRE MAMAN,

“ De la joie ! de la joie ! vous êtes hors de peine, & moi aussi. Ne pleurez pas trop de plaisir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici l'histoire de notre bonheur. M. Dupré m'a envoyé ce matin porter des étoffes à une Dame de S. Aulaire. Oh ! l'excellente Dame ! Ah ! si vous étiez déjà ici ! Savez-vous bien, maman, que vous y viendrez avant huit jours ? Elle vous donnera un appartement dans son hôtel, & vous

vivrez avec elle; & moi j'irai au College, & je viendrai vous voir tous les jours. Oh! ce sera un plaisir! un plaisir! Vous souvenez-vous pourtant, lorsque je partis, comme vous pleuriez? Vous disiez que nous nous embrassions peut-être pour la dernière fois. Eh bien, il ne tiendra qu'à nous de nous embrasser mille fois le jour. Maman doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage: car elle est aussi ma maman comme vous, & je suis sûr que vous n'en serez pas fâchée. Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'est pas d'elle; il y a douze francs de moi: elle me les avoit donnés, & moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à faire votre paquet;

72 MAURICE.

plutôt vous arriverez, plus nous serons contens. Je lui ai dit tant de bien de vous, qu'elle desire presque autant que moi de vous voir. Partez, partez ; j'irai vous attendre à l'arrivée de la Diligence, pour vous conter toute l'histoire, avant que vous entriez chez elle ; mais elle vous la conte sans doute dans la lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chere maman, je craindrois que ma lettre ne fût retardée d'un courier, si je vous écrivois tout ce que j'ai à vous dire”.

MAURICE.

XI.

Orléans.

MADAME,

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports & ma reconnaissance? Grand Dieu! mes malheurs sont donc à leur fin! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi; & c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abyme de douleur au comble de la joie! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez

desiré d'être mere; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, & ferré dans nos bras entrelacés; mais vous entendrez mon silence; & mon attachement & mes soins acheveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LE PARRICIDE.

QUEL tems affreux ! je meurs de froid, & je n'ai point d'asyle contre les vents & les frimats, point de lit où réchauffer mes membres engourdis. Je suis vieux, & mes forces sont épuisées par le travail. Fils barbare ! Cette pensée me navre & me déchire ! Fils barbare ! c'est moi qui t'ai donné le jour, c'est moi qui t'ai nourri, c'est moi qui t'ai soigné dans les maladies de ton enfance. En te voyant souffrir, mes larmes couloient sur tes joues.

Tu m'aimois alors, & tu me disois, en me caressant: Mon papa, qu'as-tu donc à pleurer? Je ne suis plus malade; ne t'afflige plus, voilà que je me porte bien. Tu te relevois sur ton lit; tes petites mains jouoient dans ma chevelure; tu me disois encore: Ne fois plus chagrin, je suis guéri; & en disant ces mots, tu retombois de foibleesse. Tu voulois parler, & tu ne pouvois pas. Enfin, ton corps s'est fortifié. Tu es devenu sain & robuste. Tu aurois dû être le soutien de ma vieillesse; j'avois travaillé toute ma vie pour toi: & tu me chasses de ta maison dans les vents & dans la neige. Nous ne pouvons plus vivre en-

LE PARRICIDE. 77

semble, mon pere, m'as-tu dit en fureur. Et pourquoi donc, mon fils ? Que t'ai-je fait ? Je t'ai exhorté à la vertu ; voilà mon crime. En te voyant consumer dans la débauche les fruits de soixante ans de travail, ces biens dont je m'étois fait une joie de me dépouiller pour t'enrichir, je t'ai montré l'abyme où tu courrois te précipiter. Dieu m'est témoin que j'étois plus inquiet sur toi que sur moi-même. N'avois-je pas gardé assez long-tems le silence, dans la crainte de t'affliger ? Mais mon silence & mes gémissements secrets, tu ne les entendois pas. Il a donc fallu parler. J'ai cru devoir alors reprendre les

droits d'un pere. J'ai cependant tempéré l'autorité par la douceur. Mes discours étoient aussi tendres que pressans. Je t'ai parlé de ta mere, que tes défordres ont fait mourir de chagrin. Je t'ai parlé de moi-même, qu'ils alloient aussi plonger dans le tombeau. Je t'ai montré mes joues creusées par les larmes que tu m'as fait répandre. Je t'ai montré mes cheveux blancs, hérissés sur ma tête, d'angoisse & de douleur. Je t'ai ouvert mes bras, pour t'inviter à venir sur mon sein. Je ferois tombé à tes genoux, si ton pere, dans cette humiliante posture, avoit pu t'attendrir. Et toi, mon fils.... Non, je

LE PARRICIDE. 79

ne puis le croire encore, tu es venu contre moi d'un air menaçant ; ton bras s'est roidi, & ta porte s'est refermée sur moi. Toi, mon fils ? Tu ne l'es plus. Pourquoi sens-je encore dans mes entrailles que je suis ton pere ? Que je voudrois pouvoir te maudire ! Mais, non ; je n'ose même exhaler tout haut mes plaintes. Je crains que Dieu ne les entende, & que cette maison, dont tu me chasses, ne s'écroule sur toi. Je vais me coucher sur cette pierre, devant ta porte. Demain, tu ne pourras sortir sans me voir. Je ne puis penser que ton cœur ne s'attendrisse, en voyant ce que j'aurai souffert dans cette affreuse nuit.

80 LE PARRICIDE.

Mais si la rigueur de la saison, si l'épuisement de ma vieillesse, & plus encore les déchiremens de la douleur, ont terminé ma vie, frémis de ton crime, pleure sur moi, pleure encore plus sur toi-même; je bénirai ma mort, si elle peut servir à te changer.

Telles furent les plaintes de ce vieillard; & l'Aquilon emporta ses soupirs dans toute la longue durée de la nuit. Les airs retentissoient d'affreux sifflemens: la forêt courboit ses arbres fracassés: toute la Nature sembloit frémir d'horreur sur ce crime. Le lendemain au matin, on trouva le vieillard mort sur la pierre. Il avoit les mains jointes,

& le

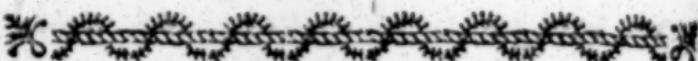
LE PARRICIDE. 81

& le visage tourné vers le Ciel.
Le nom de son fils étoit le dernier mot qu'il avoit prononcé. Il avoit prié jusqu'au dernier moment pour le Parricide.

28 A

N° VII.

F



JACINTHE.

JACINTHE, Jardinier de Livry, étoit regardé comme le plus habile de tout le canton. Ses fruits surpassoient en grosseur ceux de tous ses voisins, & on leur trouvoit un goût plus favoureux & plus exquis. Tous les grands Seigneurs, dans leurs festins d'apparat, se faisoient honneur de ses pêches à leur dessert. Il n'avoit pas besoin d'envoyer ses melons à la halle; on venoit les mettre à l'enchere sur ses couches; souvent même à prix d'or, on ne pouvoit s'en procurer.

L'espece de gloire qu'il trouvoit

dans son travail, & le gain qu'il en retirroit, l'attachoient assidument à ses cultures. Riche & laborieux comme il l'étoit, il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti. Il épousa Colette, jeune fille des environs, dont la sagesse égaloit la beauté.

La premiere année de leur mariage fut très-heureuse. Colette se condoit son mari dans ses travaux ; & jamais les fruits de leur jardin n'avoient si bien prospéré.

Malheureusement pour Jacinthe, à côté de sa maison demeuroit un autre Jardinier, nommé Grégoire, qui, dès la pointe du jour, alloit s'établir dans un cabaret, pour n'en sortir qu'à la nuit. L'humeur joviale de Grégoire avoit séduit Jacinthe

qui ne tarda pas long-tems à prendre ses goûts. Au commencement, il n'alloit le trouver au cabaret que pour lui parler de jardinage ; bien-tôt, dans son jardin même, il ne lui parloit que du vin.

Colette gémissoit de ce changement dans la conduite de son mari. Comme elle n'avoit pas encore acquis assez d'expérience, pour gouverner elle-même ses espaliers, elle étoit souvent obligée d'aller le chercher au milieu de ses verres & de ses bouteilles, pour le ramener à son travail. Hélas ! il auroit bien mieux valu qu'il ne s'en fut pas du tout occupé ! Il ne tailloit plus ses arbres que la tête prise de vin. Sa serpette jouoit au

hasard dans les branchages. Les branches à fruit étoit coupées indistinctement, comme les branches gourmandes ; & ces beaux pêchers, où, l'année précédente, il n'y avoit pas un seul jet oisif, ne firent plus, selon la jolie expression d'une jeune Demoiselle très-aimable, qu'étendre lâchement leurs bras, comme de grands paresseux.

Plus Jacinthe voyoit languir son jardin, plus il sentoit se fortifier en lui le goût de la crapule. Ses fruits & ses légumes avoient perdu toute leur renommée ; & ne trouvant plus dans son travail de quoi satisfaire sa honteuse passion, il se défaisoit peu-à-peu de ses meubles, de son linge, & de ses habits. Enfin, un jour que

sa femme étoit allée porter au marché quelques racines qu'elle avoit cultivées elle-même, il alla vendre tous ses outils, pour en boire le produit avec Grégoire.

On auroit de la peine à se figurer quelle fut la douleur de Colette à son retour. Tomber d'une douce aisance dans une affreuse misère, ce n'étoit pas là son plus grand supplice. Elle gémissloit plus douloureusement encore sur le sort de son mari, & sur celui d'un jeune enfant de six mois qu'elle nourrissoit.

Qui croiroit que ce fut cet enfant qui fauva toute la famille de sa perte!

Le soir du même jour, Jacinthe rentrant chez lui en jurant, étoit allé s'accouder sur la table, & demandoit bru-

talement à sa femme de quoi manger ; Colette lui présenta un grand couteau & une corbeille couverte de son tablier. Jacinthe ôte brusquement la couverture. Quelle est sa surprise de voir dans la corbeille son fils paisiblement endormi ! Mange, lui dit Colette, voilà tout ce qui me reste à te donner. Tu es le père de cet enfant, tu as plus de droits à le dévorer que la Faim. Jacinthe, pétrifié à ces paroles, demeure sans voix, & les yeux stupidement fixés sur son fils. Enfin, sa douleur éclate par ses cris & par ses larmes. Il se leve, se jette au cou de sa femme, lui demande pardon, & lui promet de changer. Il tint sa parole. Son beau-pere, qui, depuis long-tems,

refusoit de le voir, instruit de ses bonnes dispositions, lui fit des avances pour le remettre en état de reprendre son travail. Jacinthe profita de ces secours; & bientôt son jardin fructifia plus heureusement que jamais. Il redevint, jusqu'à sa vieillesse, actif, industrieux, bon mari & bon pere.

Il se plaisoit quelquefois, en rongissant, à raconter cette histoire à son fils, qui, à son exemple, prit la crapule & l'oisiveté dans une telle horreur, qu'il fut toute sa vie aussi sobre que laborieux.

avantage il est pour eux, de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse & par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque tems, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au desir de terminer promptement ses affaires ; & à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans !

Si l'une demandoit le plus léger

service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur ; de-là suivoient des rebuffades & des querelles. La gaîté naïve qui préfidoit à leurs jeux, & qui assaisonnoit jusqu'à leurs travaux, s'étoit chatigée en humeur & en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix & d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joséphine témoignoit-elle le desir d'aller jouer dans le jardin ? ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fit plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que non contentes de se refuser toute espece de complaisan-

ces, elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches défa-
gréables, Mademoiselle Boulon, qui étoit témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, & se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde & d'un mutuel attachement.

Son esprit étoit encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrerent chez elle d'un air triste & grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusoit les autres d'en être cause; & elles presserent

à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, & leur dit: Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconveniencie n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté; & je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, & commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée ; mais la poupée ne savoit que répondre : elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour ; & ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Josephine pouffoit un volant, mais personne n'applaudissoit à son adresse, elle n'avoit personne pour le lui renvoyer ; ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuser à son jeu favori, *Je vous vends mon corbillon.* Mais à qui le faire passer de main en main ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand repas à ses amies.

Elle devoit envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune auroit cru se compromettre, en se rapprochant des autres, & gardoit fièrement sa solitude & son ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournerent encore vers Mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en fais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-même autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le desirez, je

puis le rappeller aisément à votre souvenir.

Oh ! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrierent-elles ensemble ! Et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance & les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuses, & moi aussi, depuis que vous l'avez oublié !

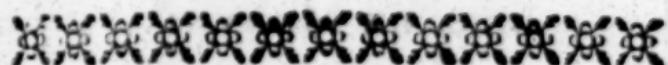
Elle s'arrêta à ces mots, interrompus par ses soupirs ; & des larmes de tendresse coulerent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées & muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras :

elles s'y jetterent, & lui promirent de s'aimer & de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries & des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices & l'ornement.



L' O I S E A U
DU BON DIEU.

Mde. DE MONVAL, PAULINE
& EUGENIE ses filles.

Mde. DE MONVAL.

Où as-tu donc mis ton argent,
Eugénie ?

EUGENIE.

Je l'ai donné, maman.

Mde. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille ?

EUGENIE.

À un méchant petit garçon.

Mde. DE MONVAL.

Pour qu'il devint meilleur, sans
doute ?

EUGENIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que
les Oiseaux appartiennent au bon
Dieu ?

Mde. DE MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, &
toutes les autres créatures qu'il a
fait naître.

EUGENIE.

Eh bien, maman, ce malin gar-
çon avoit dérobé un Oiseau au bon
Dieu ; & il le portoit pour le ven-
dre. Le pauvre Oiseau crioit de
toutes ses forces ; & le petit mé-
chant l'a pris par le bec pour l'em-

DU BON DIEU. 101

pêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît, & ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mde. DE MONVAL.

Et toi, Eugenie?

EUGENIE.

Moi, maman ; j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son Oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie*).

Mde. DE MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugenie ait un bon cœur.

EUGENIE.

Le petit garçon peut avoir fait

cette malice parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mde. DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGENIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugenie a donné, sans compter, toute sa bourse; & il y avoit bien de quoi payer dix Oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

EUGENIE.

Qui de nous deux a raison,
maman ?

Mde. DE MONVAL.

Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon
cœur.

EUGENIE.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il
ne falloit jamais balancer à faire le
bien ?

Mde. DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il falloit être tou-
jours décidé à le faire, mais qu'il
falloit aussi chercher les moyens
de le faire le plus utilement qu'il
seroit en notre pouvoir. Par exem-
ple aujourd'hui, puisque tu avois
plus d'argent qu'il n'en falloit pour

racheter le pauvre Oiseau, il falloit réservoir le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des Oiseaux du bon Dieu, & que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurais-tu fait ?

EUGENIE.

Maman, je serois venue t'en demander.

Mde. DE MONVAL.

Et si je n'en avois pas eu moi-même.

EUGENIE.

Ah ! tant pis.

Mde. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te donnoit un sage conseil. Il ne faut

pas ménager seulement pour soi,
mais encore pour les autres, afin
d'être en état de faire plus de bien.
Crois-tu qu'il n'y eût que cet Oiseau
dans le monde à qui tu pouvois
donner des secours ?

EUGENIE.

Ah ! je ne pensois qu'à lui dans
ce moment. Si tu avois vu comme
il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'a-
vois vu ensuite comme il paroiffoit
content quand on lui a donné la
volée ! Il étoit si étourdi de sa
joie, qu'il ne favoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a
bien promis qu'il ne chercheroit
pas à le ratrapper.

Mde. DE MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma

fille, & en récompense, voici ton
argent.

EUGENIE.

O maman ! Je te remercie.

Mde. DE MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus
le marché. Que je me réjouis d'ê-
tre ta maman ! Avec le goût que
tu as pour le bien, il ne te manque
plus que de savoir le faire avec pru-
dence, pour être la plus heureuse
petite personne de l'univers.

LA VANITÉ
PUNIE.

Drame en deux actes.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.

Mde. DE VALENCE.

VALENTIN, *leur Fils.*

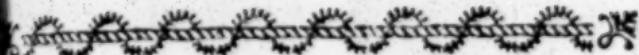
M. DE REVEL, } *Amis de M. de*

M. DE NANCE', } *Valence.*

MATT'HIEU, *petit Paysan.*

MATHURIN, *Jardinier.*

La Scene est tour-à-tour dans un appartement du Château, sur la terrasse du jardin, & dans une salle contiguë.



LA VANITÉ P U N I E.

A C T E I.

S C E N E I.

M. & Mde. DE VALENCE.

M. DE VALENCE.

VOILA notre Valentin qui se promene dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité plutôt que par un véritable desir de s'instruire, qu'il

ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

Mde. DE VALENCE.

D'où te vient cette pensée, mon ami ?

M. DE VALENCE:

Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en-dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui ?

Mde. DE VALENCE.

Cependant ses Maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, & ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. DE VALENCE.

Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons

quelques petites connaissances qu'il peut avoir acquises, lui ont donné de la vanité, j'aimerois cent fois mieux qu'il ne sût rien, & qu'il fût modeste.

Mde. DE VALENCE.

Quoi! rien, mon ami?

M. DE VALENCE.

Oui, ma femme. Un homme sans connaissances bien relevées, mais honnête, modeste & laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un savant, à qui ses études ont tourné la tête, & enflé le cœur.

Mde. DE VALENCE.

Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. DE VALENCE.

Que le Ciel nous en préserve!
Mais nous voici arrivés à la campagne; j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même; & je suis résolu de profiter de la première qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCENE

S C E N E I I.

M. DE VALENCE, VALENTIN.

VALENTIN (*à Matthieu, qu'il repousse*).

NON, laissez-moi. Mon papa,
c'est ce petit sot de paysan qui vient
toujours m'interrompre dans ma
lecture.

M. DE VALENCE.

Pourquoi traiter de petit sot cet
onnête garçon ?

VALENTIN.

C'est qu'il ne fait rien.

N° VII.

H

M. DE VALENCE.

De ce que tu as appris, à la bonne heure ; mais il fait aussi bien des choses que tu ignores : & vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connoissances.

VALENTIN.

Il peut apprendre beaucoup de moi ; mais que puis-je apprendre de lui ?

M. DE VALENCE.

Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre, de bonne heure, une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres & les plantes, de connoître le temps des semences & des récoltes, d'étudier

dier les merveilles de la végétation ? Matthieu possède déjà toutes ces connaissances, & ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te feront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrois lui communiquer, ne lui serviroient à rien. Ainsi, tu vois que, dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

VALENTIN.

Mais, mon papa, me siéroit-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit payfan ?

M. DE VALENCE.

Pourquoi non, s'il est en état d'instruire ? Je ne connois de véritable distinction entre les hommes,

que celle des talens utiles & de l'honnêteté, & tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

VALENTIN.

Comment donc ? Sur l'honnêteté aussi ?

M. DE VALENCE.

Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement & de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, en lui témoignant de la bienveillance & de la douceur ? Il paroît cependant les mériter. Il est actif & intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'éle-

vation dans le cœur, & de la finesse dans l'esprit. Tu devrois t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, & avec qui tu peux profiter, en t'amusant. Son pere est mon frere de lait, & m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rode sur la terrasse pour te chercher. Songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur & de probité dans sa chaumiere, que dans beaucoup de Palais. Sa famille cultive nos terres de pere en fils ; & je ferois bien-aise que cette liaison se perpétuat entre nos enfans. (*Il sort.*)

SCENE III.

VALENTIN (*seul*).

OUI ! la belle liaison à former !
Mon papa se moque, je crois. Ce
petit paysan auroit quelque chose à
m'apprendre ? Oh ! je vais si bien
l'étonner de mon savoir, qu'il ne
s'avisera pas de me parler du sien.

S C E N E IV.

VALENTIN, MATTHIEU.

MATTHIEU.

Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, Monsieur Valentin ?

VALENTIN.

Fi de ton bouquet ! Il n'y a ni renoncule, ni tulipe.

MATTHIEU.

Il est vrai ce ne sont que des fleurs des champs, mais elles sont jolies, & je pensois que vous n'auriez pas été fâché de les connoître par leur nom.

VALENTIN.

C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes ! Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATTHIEU.

Si je l'avois su, je n'aurois pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulois pas rentrer hier au soir, sans vous apporter quelque chose ; & comme je revenois un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN.

Tu me parles de la lune ; fais-tu combien elle est grande ?

MATTHIEU.

Eh morguienne ! comme un fromage.

VALENTIN.

O l'ignorant petit rustre !

(*Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux, & demeure immobile. Valentin se promene devant lui d'un air important.*)

VALENTIN (*lui montrant son livre*).

Tiens, voilà Télémaque. As tu lu cet ouvrage ?

MATTHIEU.

Il n'est pas dans notre Catéchisme ; & Monsieur le Curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN.

Bon ! comme si c'étoit un livre
de payfan !

MATTHIEU.

Pourquoi voulez-vous donc que
je le connoisse ? Oh, laissez-moi le
voir.

VALENTIN.

Ne t'avise pas d'y toucher avec
tes vilaines mains. (*Il lui en fait*
une). Où as-tu donc pris ces gants
de peau de buffle !

MATTHIEU.

Sous votre bon plaisir, ce sont
mes mains, Monsieur.

VALENTIN.

La peau en est si épaisse, qu'on
pourroit la tailler en semelles.

M A T T H I E U.

Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois; & cependant je ne voudrois pas me changer avec vous. Travailler bravement, & laisser les autres en paix, voilà ce que je fais faire, & ce que vous devriez apprendre. Adieu, Monsieur.

S C E N E V.

VALENTIN (*seul*).

Je crois que ce petit drôle vouloit se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la ter-

LA VANITE'
rasse. Je veux me donner devant
elle un air savant.

(*Il s'affied, en affectant une grande
attention à lire dans son livre.*)

S C E N E VI.

M. & Mde. DE VALENCE,
M. DE REVEL, M. DE
NANCE', VALENTIN
(*assis sur un banc à l'écart.*)

M. DE VALENCE.

LA belle soirée ! Voulez-vous
mes chers amis, monter sur cette
colline, pour voir le coucher du
soleil ?

M. DE REVEL.

J'allois vous le proposer. Ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. DE NANCE.

J'aurai du regret de m'éloigner du Rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses ?

Mde. DE VALENCE.

J'étois dans la rêverie. Mon cœur se fondoit de plaisir.

M. DE REVEL.

Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante faison ?

M. DE VALENCE.

Valentin, veux-tu monter avec

nous sur la colline, pour voir le coucher du soleil ?

VALENTIN.

Non mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE.

Si tu dis vrai, je te plains ; & si tu ne le dis pas. . . . Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre, pour jouir de ce spectacle ravissant.

(Ils s'avancent vers la colline).

SCENE VII.

VALENTIN (*les voyant s'éloigner*).

BON ! les voilà bien loin ; je n'ai plus besoin de me contraindre. (*Il met le livre dans sa poche*). Que vont penser ces Messieurs de mon application ? Je voudrois bien être un oiseau, & voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent.

(*Il se promene en bâillant sur la terrasse, pendant un quart-d'heure*).

Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, & j'entends la com-

pagnie qui revient ; je vais me glisser dans le bois, & m'y enfoncer de maniere qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, & l'on me comparera avec ces grands Philosophes qu'on a vu se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit ! Allons, allons.

(Il se jette dans le bois).

SCENE

SCENE VII.

M. & Mde. DE VALENCE,
M. DE REVEL, M. DE NANCE'.

M. DE REVEL.

Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur & plus touchant.

M. DE VALENCE.

Le mien a doublé de charmes,
en le partageant avec vous, mes
chers amis.

M. DE NANCE'.

Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un acc-

cent plus voluptueux & plus tendre.
Je suis fâché que Mde. de Valence
ne paroisse plus avoir autant de
plaisir à l'écouter.

Mde. DE VALENCE.

C'est que je suis inquiète de
mon fils ; je ne l'apperçois pas sur
la terrasse. (*Elle l'appelle*).

Valentin ! — Il ne répond pas.

(*Elle apperçoit le jardinier, &
l'appelle*).

Mathurin, as-tu vu mon fils ?

MATHURIN.

Oui Madame ; il y a un petit
quart-d'heure que je l'ai vu tour-
ner vers la forêt.

Mde. DE VALENCE.

Vers la forêt ? S'il alloit s'y éga-

er ! Mon ami, cours après lui, &
ramène-le-moi.

MATHURIN.

Oui, Madame, j'y vais.

(Il s'éloigne).

Mde. DE VALENCE.

Monsieur de Valence, n'allez-
vous pas avec lui ?

M. DE VALENCE.

Non, Madame, je n'ai pas d'in-
quiétudes, moi. Mathurin saura bien
de retrouver.

Mde. DE VALENCE.

Mais, s'il alloit prendre un côté
opposé ! Je suis dans des transes ! ...

M. DE NANCE'.

Tranquillisez - vous, Madame.

M. de Revel & moi nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu ; nous ne pouvons manquer de le joindre.

Mde. DE VALENCE.

Ah, Messieurs ! je n'osois vous en prier ; mais vous connoîsez le cœur d'une mère,

M. DE VALENCE.

Ne vous donnez pas cette peine, Messieurs ; vous me désobligeriez,

M. DE REVEL.

Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de Madame, plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE.

Je ne puis vous dissimuler que
c'est contre mon gré.

M. DE NANCE'.

Nous recevrons vos reproches à
notre retour.

(*Ils marchent vers la forêt.*)

S C E N E I X.

M. & Mde. DE VALENCE.

Mde. DE VALENCE.

COMMENT donc, mon ami ?
d'où te vient cette indifférence sur
le sort de ton fils ?

M. DE VALENCE.

Crois-tu, ma femme, que je

l'aime moins que toi? C'est que je
fais mieux l'aimer.

Mde. DE VALENCE.

Et si on ne le trouvoit pas?

M. DE VALENCE.

Je le voudrois.

Mde. DE VALENCE.

Qu'il passât la nuit dans une fo-
rêt ténèbreuse? Que deviendroit ce
pauvre enfant? Que deviendrois-je
moi-même?

M. DE VALENCE.

Vous guéririez l'un & l'autre,
lui de sa vanité, & toi de ton fol
aveuglement, qui la nourrit.

Mde. DE VALENCE.

Que veux-tu dire, mon ami?

M. DE VALENCE.

Je viens de me convaincre de ce que je ne faisois que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, & pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine, que si ses pas s'étoient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure ; & il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

Mde. DE VALENCE,
Mais considères-tu bien....

M. DE VALENCE.

Tout est considéré. Il a près de
onze ans : s'il fait tirer parti de son
intelligence, aidé par la clarté de
la lune, & par la direction du vent
du soir, il s'orientera assez bien
pour regagner le château.

Mde. DE VALENCE.

Mais, s'il n'a pas cet avisement?

M. DE VALENCE.

Il en sentira mieux le besoin de
profiter des leçons que je lui ai
données à ce sujet. D'ailleurs, nous
devons l'envoyer au service l'année
prochaine ; à ce métier, il y a bien
des nuits à passer en pleine cam-
pagne. Il en aura fait l'expérience ;
& il n'arrivera pas tout neuf dans

un camp, pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison ; & pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jetté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en effuie tous les désagrémens.

Mde. DE VALENCE.

Non, je n'y puis consentir ; & j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. DE VALENCE.

Eh bien, ma chere femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de né pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller

joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux, en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage ; mon parti est pris : & je ne veux pas, pour une aveugle foiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

Mde. DE VALENCE.

Dieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. DE VALENCE.

Je m'en réjouis.

SCENE X.

M. & Mde. DE VALENCE,
M. DE REVEL, M. DE
NANCE'.

M. DE NANCE'.

Nos recherches ont été inutiles ;
mais si M. de Valence veut nous
donner des flambeaux & des do-
mestiques

M. DE VALENCE.

Non, Messieurs, vous avez cédé
aux prières de ma femme : vous
écoutererez les miennes à leur tour.
Je suis pere, & je fais mon devoir.
Entrons dans le fallon, & je vous
rendrai compte de mes projets.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

(Au milieu de la Forêt).

VALENTIN.

Qu' ai - je fait, malheureux ?
Il est déjà nuit, & je ne fais de quel côté me tourner. (*Il crie*) :
Papa ! mon papa ! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis !
Que vais-je devenir ? (*Il pleure*).
O maman ! où êtes-vous ? Répondez donc encore à votre fils. O Ciel ! qui court à travers le bois ?
Si c'étoit un loup ! Au secours ! au secours !

S C E N E I I.

VALENTIN, MATTHIEU (*accourant au cri*).

MATTHIEU.

Qui est-là ? Qui est-ce qui crie de la sorte ? Quoi ! c'est vous, Monsieur ? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est ?

VALENTIN.

O mon cher Matthieu ! mon cher ami ! je me suis égaré.

MATTHIEU

(*Le regardant d'abord d'un air étonné, & poussant ensuite un éclat de rire*).

Y pensez-vous, Monsieur ? Moi,

142 *LA VANITÉ*

votre cher Matthieu ? votre cher ami ? Vous vous trompez ; je ne suis qu'un vilain petit payfan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus ? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en femelles.

VALENTIN.

Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages ; & par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

MATTHIEU (le regardant du haut-en-bas).

Avez-vous achevé de lire votre *Télémaque* ?

VALENTIN (baissant les yeux d'un air confus).

Ah !

MATTHIEU (*mettant son doigt contre le nez, & regardant le ciel*).
Dites-moi, mon petit Savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci ?

VALENTIN.

Epargne-moi, de grace, & tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

MATTHIEU.

Vous voyez donc, Monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan, & cependant être bon à quelque chose ? Què ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune ?

VALENTIN.

Je reconnois mon injustice, &

je te promets de ne plus faire le
fier à l'avenir.

MATTHIEU.

Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourroit bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit Monsieur sente un peu plus long-tems ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien, dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave payfan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous remenerai à

votre

votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN.

O mon cher Matthieu !

MATTHIEU (*s'étendant sous un arbre*).

Allons, Monsieur, arrangez-vous à votre aise.

VALENTIN.

Où donc est ta chambre à coucher ?

MATTHIEU.

Nous y sommes. (*En frappant sur la terre*). Voici mon lit, prenez place. Il est assez large pour nous deux.

N^o VII.

K

VALENTIN.

Quoi ! nous coucherons ici à la belle étoile !

MATTHIEU.

Je vous assure, Monsieur, que le Roi, lui-même, n'est pas mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon ; de combien de gros diamans il est enrichi ! & puis notre belle lampe d'argent (*en montrant la lune*). Eh bien, que vous en semble ?

VALENTIN.

Ah ! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

MATTHIEU.

Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici des pommes

de terre, que vous accommoderez
comme vous favez.

VALENTIN.

Elles sont crues.

MATTHIEU.

Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites
du feu.

VALENTIN.

Il en faut pour allumer. Et puis,
où trouver du charbon & du bois?

MATTHIEU (*en souriant*).

Est-ce que vous ne trouveriez pas
de tout cela dans vos livres?

VALENTIN.

Mon Dieu, non, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

Eh bien, je vais vous montrer

que j'en fais plus que vous, & que
tous vos Télémaques.

(Il tire de sa poche un briquet, une
pierre à fusil & de l'amadou).

Pink ! voici déjà du feu ! & vous
allez voir.

(Il ramasse une poignée de feuilles
secches, qu'il met autour de l'amadou,
& il fait le moulinet de son bras, jus-
qu'à ce que le feu prenne).

Le foyer sera bientôt bâti.

(Il met des morceaux de bois mort
sur les feuilles allumées).

Voyez-vous ?

(Il met les pommes de terre à
côté du feu, & les saupoudre de
terre, qu'il pulvérise entre ses
mains).

Voici qui fera la cendre, pour les empêcher de brûler.

(Lorsqu'elles sont bien proprement arrangeées & recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées, & les charbons de bran- chages. Il ajoute encore du bois sec, & souffle de toute son haleine).

Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine? Allons, voilà qui sera bientôt cuit.

VALENTIN.

O mon cher ami! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi?

MATTHIEU.

Fi de vos récompenses! n'est-

on pas assez payé, lorsqu'on fait du bien ? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un Prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti.

(Il s'éloigne en chantant).

S C E N E III.

VALENTIN (*seul*).

INSENSE' que j'étois ! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant ? Que suis-je auprès de lui ? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ! mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, & je ne serai plus si orgueilleux, ni si vain.

(Il va ça là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches, qu'il porte à son feu).

SCENE IV.

VALENTIN, MATTHIEU (*tenant deux bottes de foin*).

MATTHIEU.

Voici votre lit de plume, vos
matelats & votre couverture. Je vais
vous en faire un lit tout neuf, &
bien douillet.

VALENTIN.

Je te remercie, mon ami. Je
voudrois bien t'aider ; mais je ne
sais comment m'y prendre.

MATTHIEU.

Je n'ai pas besoin de vous, je

saurai faire tout seul. Allez vous chauffer.

(Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, & réserve l'autre pour servir de couverture).

Voilà qui est fait, songeons maintenant au souper.

(Il retire une pomme de terre de dessous le feu, & la tâte).

Les voilà cuites. Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes ; elles ont meilleur goût.

Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi ?

MATTHIEU.

Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

VALENTIN.

Comment, tu veux.....

MATTHIEU.

Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas de faim. Et puis, j'ai tant de plaisir à vous les voir manger ! Sont-elles bonnes ?

VALENTIN.

Excellenttes, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table ?

VALENTIN.

Oh ! je t'en réponds.

MATTHIEU.

Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend.

(*Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisolle*):

Les nuits sont fraîches. Tenez,
couvrez-vous encore avec cela. Si
vous avez froid, vous reviendrez
près du feu ; je vais prendre garde
qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

V A L E N T I N.

Mon cher Matthieu, je pleure-
rois de regret de t'avoir maltraité.

M A T T H I E U.

N'y pensez pas plus que moi.
Allons, endormez-vous. Je vais vous
jouer un air de mon flageolet pour
vous donner de jolis songes.

(*Il joue un air sur son flageolet. Vers la fin de l'air, on voit dans l'éloigne-*

ment Mde. de Valence, précédée de deux domestiques avec des flambeaux).

(Matthieu se retourne au bruit qu'il entend dans la forêt, & appercevant les flambeaux, il se lève en s'écriant):

Hé, hé ! qu'est-ce donc que ces feux ?

(Valentin se réveille, & se relevant à demi, appuyé sur un de ses bras):

Ah ! nous sommes perdus ! des sorciers !

MATTHIEU.

Comment ! vous avez peur ! Restez ici, je vais voir ce que c'est, moi.

VALENTIN.

Oh ! ne me laisse pas seul, mon cher ami, je t'en supplie.

MATTHIEU.

Je vois que vous n'êtes pas si brave que savant.

S C E N E dernière.

M. & Mde. DE VALENCE,
VALENTIN, MATTHIEU,
des Domestiques avec des flam-
beaux.

Mde. DE VALENCE (*en s'avançant*).

NON, je ne puis résister à mes in-
quiétudes, il faut que je le trouve.

(*Valentin reconnoît la voix de sa
mère ; il se lève avec précipitation,
& court à elle*) :

Ah maman !

Mde. DE VALENCE (*le prenant
dans ses bras*).

Je retrouve donc enfin, mon cher
fils.

MATTHIEU.

Oui, Madame, le voilà, un peu meilleur peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE (*survenant d'un autre côté*).

Est-il vrai, Valentin ?

VALENTIN.

Oui, mon papa, j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'auroit corrigé ?

M. DE VALENCE.

Une bonne récompense, & de grand cœur.

VALENTIN (*lui présentant Matthieu*).

Eh bien, voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié, & il l'aura pour la vie.

M. DE VALENCE.

Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

Mde. DE VALENCE.

Et moi, je lui en fais une de la même somme, pour m'avoir conservé mon fils.

MATTHIEU.

Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudroit donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. DE VALENCE.

Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais allons souper tous les quatre

ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

VALENTIN.

Oui, mon papa, & je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE.

O mon fils ! combien tu nous rendras heureux, ta mere & moi, en nous prouvant que ton changement est sincere, & qu'il sera sans retour.

(*Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, & ils marchent tous ensemble vers le château.*)

F I N.